

sous sa main. Elle a bien gagné cet honneur et nos bons petits soldats peuvent en être fiers. Bon nombre d'entre eux se croient peut-être déjà arrivés au terminus de leurs peines? Hélas! combien grande serait leur illusion, car le Mexique s'étend encore bien loin par de là ces horizons qui les charment aujourd'hui.

En arrivant, le général trouva une deuxième émanation de la population de Mexico. C'était une députation des notables de la capitale qui venait saluer le général et conférer avec lui. On se disposait à l'accueillir avec cordialité, mais nous apprîmes aussitôt que parmi se trouvait un Français dont le nom nous était tristement connu. Quelque temps auparavant, pendant que nous étions arrêtés devant les difficultés meurtrières du siège de Puebla, il avait, dans un banquet à Mexico, levé publiquement son verre à l'extermination de l'armée française!

Ce fait ne nous avait pas étonnés, car il y avait à Mexico de vieux réfugiés politiques français qui étaient assez mauvais patriotes pour mettre leurs principes politiques au-dessus de la patrie, de leurs compatriotes. Ils avaient secondé de tous leurs efforts les actes coupables auxquels se livraient chaque jour les principaux chefs de l'opposition en France, et faisaient répandre dans nos camps les proclamations odieuses qui avaient pour but de lancer nos malheureux soldats dans l'infamie de la désertion.

Il fallait que ce citoyen, dit Français, eût de l'estomac pour oser ainsi venir faire le joli cœur devant nous. Aussi, par égard pour tous les braves gens qui, en France, sont les homonymes de ce mauvais compatriote, je m'abstiens de rappeler un nom si mal porté là-bas.

En tout cas, indigné de tant d'audace, le général Bazaine fit répondre à la députation qu'il ne la recevrait pas, parce que dans son sein se trouvait « un homme qu'il ne pourrait voir sans le faire appréhender et conduire devant un peloton d'exécution ». Naturellement, les notables disparurent et ramenèrent à Mexico leur brebis galeuse.

Le lendemain, à leur place, apparut la municipalité, celle qui s'était constituée après le départ de Juarez. Cette fois, on pouvait s'entendre. Ces braves gens nous confirmèrent les nouvelles données par les consuls étrangers. Ils exposèrent la situation précaire, inquiétante même, dans laquelle se trouvait la capitale dont la sécurité n'était assurée ni contre un coup de main audacieux tenté du dehors par quelque chef libéral entreprenant, ni contre le millier de galériens à qui normalement était confiée la propreté des rues sous la garde de soldats en armes et qu'actuellement aucune force suffisante n'était capable de maîtriser, au cas où il leur plairait de se ruer sur la ville pour piller et assassiner.

Il est vrai qu'on avait pris certaines mesures; mais celles-ci n'étaient que des expédients chimériques avec les éléments fortuits dont on disposait. C'est ainsi que les consuls avaient organisé une sorte de garde civique composée des résidents étrangers; mais à grand'peine ils ne purent réunir que six ou sept cents hommes. Il était évident qu'avec d'aussi minces ressources on ne pouvait espérer conjurer une catastrophe, bien qu'on eût investi de la direction d'un gouvernement provisoire le vieux général de Salas, encore une épave des antiques armées d'Iturbide et de Santa-Anna. Ce brave homme eut été impuissant à empêcher quoi que ce fût.

La conséquence de cet exposé de la situation était l'expression du désir ardent qu'avait la population de voir les troupes françaises occuper la ville le plus tôt possible. Mais le général Bazaine, ayant des instructions qui lui interdisaient absolument d'entrer dans Mexico sans un ordre formel, dut décliner toute initiative et inviter la députation à aller jusqu'à Puebla pour porter sa requête au général en chef.

Tout ce qu'il put faire pour intimider moralement les fauteurs possibles de désordre et rassurer quelque peu les habitants, fut une démonstration qu'il fit le lendemain afin de laisser croire que nos troupes allaient entrer en ville. En effet, le 3 juin, il partit avec sa cavalerie pour faire une

reconnaissance à grand apparat presque jusqu'aux portes de Mexico. Il lui était défendu d'entrer mais pas de faire semblant. Ce fut une heureuse idée qui produisit le meilleur effet, rassura les bons et fit trembler les mauvais. Il se rendit jusqu'au Penon, une grosse hôtellerie située sur le bord des lacs au point où la route, suivant une langue de terre basse et étroite qui n'est parfois qu'une large chaussée, sépare les deux grands lacs de Tchalco et de Texcoco, et se dirige en ligne droite sur Mexico qui n'en est plus qu'à une dizaine de kilomètres. De là, nous distinguions parfaitement les grands monuments, les tours, les clochers d'où les habitants, avec les longue-vues pouvaient aussi nous apercevoir. Nous trouvâmes sur la route un grand nombre de Français qui venaient au devant de nous et nous serraient les mains avec effusion. Ces chers compatriotes avaient des larmes d'émotion dans les yeux car ils sentaient bien que c'était la France qui venait à eux. Hélas ! ils nous suppliaient d'entrer immédiatement car, la veille, ils avaient eu une alerte occasionnée par une sorte d'émeute libérale des Juaristes qui heureusement échoua devant l'attitude de la population. Néanmoins, ils avaient hâte de se voir relever de leurs fonctions de gardes civiques. Le général s'efforça de les rassurer ; mais, ne pouvant faire plus, il allait se replier lorsqu'arriva un courrier rapide du général en chef qui, à la suite sans doute de la réception des consuls, lui envoyait l'ordre d'entrer à Mexico le 7. Bazaine expédia aussitôt à son avant-garde, établie bien en avant de Buena-Vista, l'ordre d'envoyer immédiatement au Penon le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs à pied. Il l'attendit quatre heures et l'établit dans une immense hôtellerie. Il lui donna des instructions pour aller, dès le lendemain matin, 4 juin, au point du jour, occuper la porte dite Garrita de San-Lazaro, située à l'extrémité de la chaussée du Penon. Nos Français retournèrent en ville triomphants, porteurs de la bonne nouvelle ; car si quelque événement venait à se produire pendant la soirée ou la

nuit, en moins de deux heures nos chasseurs pourraient entrer en scène.

Cette situation heureusement liquidée ainsi, le général revint à son quartier général, où de nouvelles mesures furent prises conformément aux ordres du général Forey. Dès le lendemain matin, le lieutenant-colonel de Potier, du 95<sup>e</sup>, nommé commandant de la place de Mexico, se rendit à son poste avec pleins pouvoirs pour maintenir l'ordre. Avec lui, partirent des officiers des diverses armes et services, avec mission d'étudier les ressources de la ville à tous les points de vue et d'établir les bases de l'occupation militaire de la place, sitôt l'arrivée de la division. Le payeur en chef de l'armée, envoyé de Puebla, devait également se rendre en ville pour y régler, avec les banquiers locaux, des questions financières intéressant la trésorerie du corps expéditionnaire. Enfin, je reçus l'ordre d'accompagner tout ce personnel afin de centraliser les rapports des divers services et de tenir le général de division au courant de tous les incidents qui pourraient se produire.

En outre, le général fit faire à toutes ses troupes un mouvement en avant pour les rapprocher de Mexico et leur permettre de s'y rendre le 7, en une seule marche sans grand'halte. Il transporta son quartier général à San-Isidro, gros village situé à quelques kilomètres seulement du Penon, afin d'être en communication plus rapide avec la ville.

Je partis donc le lendemain, 4 juin, à l'aurore, en bonne et gaie compagnie, accompagné par quelques cavaliers qui devaient servir de courrier entre Mexico et le Penon.

A notre arrivée en ville, les chasseurs à pied y étaient déjà établis à la Garrita de San-Lazaro, ayant envoyé un fort détachement occuper la citadelle et un autre garder le Palais du Gouvernement. Désormais, la tranquillité était assurée et, quand nous parcourûmes les rues qui nous conduisaient au centre, tous les visages étaient rayonnants de quiétude ; les figures maussades restant prudemment confinées dans les quatre murs de leur logis. Du reste, bon nom-

bre de dissidents irréductibles avaient quitté prestement la capitale qui n'était plus la leur.

Nous allâmes presque tous prendre gîte à l'hôtel Iturbide, le « Continental » de l'endroit, établi avec assez de luxe et de confort pour l'époque, dans la Calle Plateros (rue des Argentiers), la plus importante de la ville par ses constructions et ses magasins. C'était le point d'attache des diligences reliant Mexico aux grandes villes de l'intérieur et surtout avec Puebla et Vera-Cruz. Après avoir casé mes chevaux, je me fis conduire à une chambre donnant sur la rue et, en chemin, j'eus la bonne fortune de rencontrer un jeune ménage de Français établis dans une grande ville éloignée et réfugiés à Mexico. Ces aimables Parisiens d'origine me firent le plus gracieux accueil et se mirent à ma disposition pour me fournir les renseignements qui pourraient m'être nécessaires. Je commençais à parler assez couramment l'espagnol; mais pour certaines informations je fus très heureux de pouvoir les obtenir de Français.

Du reste, je n'eus guère le loisir de m'occuper de la ville pendant le séjour impromptu et éphémère que j'eus à y faire, car un certain désarroi ne tarda pas à se produire, dès le jour même, entre les officiers qui avaient chacun à assurer un service différent, sans être centralisés, de telle sorte qu'ils se rencontrèrent souvent sur le même terrain où des atomes crochus se heurtèrent. Je recevais l'impression de ces difficultés, aussi me fut-il à peu près impossible de quitter l'hôtel où tous venaient m'apporter leurs récriminations ou leurs doléances que je transmettais au général de division. Celui-ci du reste avait informé ces officiers qu'ils auraient à venir conférer avec lui, au Penon, la veille de l'entrée des troupes, afin d'assurer partout les détails de leur établissement.

Dès le lendemain 5, des difficultés plus sérieuses se produisirent en raison de l'ingérance excessive du lieutenant-colonel de Potier dans les détails techniques dont avaient à s'occuper les officiers des divers services. Je fus obligé d'en

informer le général et, le 6 dans la matinée, je recevais de lui la lettre suivante qui est caractéristique car, en quelques mots, elle remettait chacun sur son terrain.

« San-Isidro, le 6 juin 1863.

« Mon cher Blanchot,

« J'ai reçu, ce matin, votre billet, et j'invite M. le Colonel de Potier à se renfermer dans ses attributions de président de la Commission de Casernement. Dites, de ma part, à chaque chef de service de continuer leur œuvre sans se préoccuper des exigences des uns et des autres.

« J'irai au Penon cet après-midi et je vous attendrai jusqu'à 6 heures car je ne compte pas y coucher, je préfère ne faire faire qu'un seul mouvement aux troupes.

« Vous pourrez dire à ces Messieurs qu'ils pourront retourner à Mexico si cela leur fait plaisir.

« Le général de division, commandant la 1<sup>re</sup> division d'infanterie :

« BAZAINE. »

Cette lettre répondait au message que j'avais adressé au général Bazaine et tranchait la question des difficultés dont je lui avais rendu compte. Elle se terminait par un petit post-scriptum n'ayant aucun rapport avec cette affaire mais exclusivement motivé dans un tout autre ordre d'idées, par les informations qu'avait reçues le général au sujet de l'état d'esprit de la population de la capitale, résolue à faire une réception enthousiaste aux troupes françaises allant entrer à Mexico, et principalement à leur chef. Si j'ai reproduit cette lettre c'est uniquement en raison de son post-scriptum qui est particulièrement suggestif au point de vue de la psychologie des passions du personnage qui l'a écrit avec une précision presque impérative. Je tiens à mettre en relief ce post-scriptum et j'en reproduis

séparément, plus loin, le texte (*voir l'autographe*), car il est une profession de foi et je dois préalablement en faire ressortir toute l'importance parce qu'elle est de nature à déterminer un des points essentiels de son caractère, qui a été présenté et jugé de manière à expliquer des actes importants accomplis par lui, et justifier les accusations, même les jugements sévères prononcés injustement à son égard, lorsqu'il acquit plus tard une si douloureuse notoriété.

En effet, on a prétendu, et l'opinion publique est restée généralement convaincue, que le maréchal Bazaine était vaniteux, ambitieux, recherchant par dessus tout les honneurs. Or, ce jugement est complètement faux et je l'ai vu controuvé par tous les actes dont j'ai été témoin dans la vie de cet homme. Je dois dire, au contraire, qu'il a toujours mérité le reproche opposé. Devenu une grande et importante personnalité, il était beaucoup trop simple dans ses goûts, trop modeste dans les formes qu'il donnait aux manifestations de son commandement; il avait l'instinct de l'effacement de sa personne, ce qui, dans ses hautes situations, était devenu un défaut. Né Pébléien, il resta Plébéien lorsqu'il devint Patricien et qu'il devait le paraître! Un grand chef, l'homme qui est parvenu à émerger au-dessus de tous, ne doit être ni fier, ni hautain, ni avide de pompes; mais il doit savoir conserver la dignité et le prestige indispensables à la considération des masses qu'il commande ou qu'il domine, des foules qui le contemplent. Au Mexique tout particulièrement, les pompes extérieures, le panache, l'éclat de la représentation, étaient indispensables. Et pourtant, les officiers qui entouraient le maréchal Bazaine lui ont toujours reproché une simplicité d'allures, une modestie personnelle qui pouvaient être bonnes dans l'intimité, mais qui étaient un défaut grave dans les scènes de la représentation publique. En outre, on lui a parfois reproché, et des écrivains militaires sérieux l'ont blâmé, d'avoir eu au Mexique des tendances à attirer à lui des honneurs, des manifestations flatteuses qui revenaient à son chef, le général

Le Général de Division  
Com<sup>te</sup> - la 1<sup>re</sup> - Div<sup>ion</sup> - Inf<sup>anterie</sup> -

Bazaine

Noter bien de ma part d'avis  
de camp du général de Siles.  
ainsi qu' Rodriguez, ainsi qu'  
M<sup>re</sup> Parada et M<sup>re</sup> Montaner  
Général Com<sup>te</sup> - la 1<sup>re</sup> - Div<sup>ion</sup> - Inf<sup>anterie</sup> -  
Francisco, en fait de leur camp qui  
voudraient faire une croix à notre  
distinction que j'en sens fort contrarié  
et que je prie de leur abstenir de  
quand absolu. Qu'ils se contentent  
pour l'entrée du général chef.

BAZAINE REFUSE LES HONNEURS DU TRIOMPHE A SON ENTRÉE  
A MEXICO

Forey. Ces critiques, ces attaques sont encore injustifiées et absolument iniques. Le post-scriptum que j'ai tenu à reproduire dans ces souvenirs en est une preuve absolue et irréfutable.

En effet, il a été reconnu sans conteste que, pendant les opérations faites par le corps expéditionnaire depuis son débarquement à Vera-Cruz jusqu'à son entrée à Mexico, le rôle joué par le général Bazaine, les services rendus par lui dans toutes les circonstances importantes, décisives, lui avaient donné dans l'armée, dans le Mexique, en France même, une notoriété bien plus éclatante que celle accordée parcimonieusement à son chef, le général Forey. On lui devait le mouvement d'occupation des hauts plateaux, la conduite de l'assaut du Pénitencier, la victoire éclatante de San-Lorenzo, enfin la chute du fort de Totimehuacan qui fit tomber Puebla. Aussi, c'est sur son front que la justice populaire plaçait l'auréole la plus brillante qu'aucun chef ait pu conquérir, et la voix publique le clamait partout.

Le général Forey reconnaissait sans doute intimement dans son subordonné un rival de gloire plus heureux que lui, mais il ne lui en voulut jamais, et quoique étant le plus intéressé des juges, il fut moins sévère et plus juste que la postérité; car il reconnaissait aussi que ce rival, virtuel et tacite, restait toujours vis-à-vis de lui le soldat modeste, dévoué, respectueux, qui s'effaçait devant lui en toutes circonstances, prenant un soin jaloux à laisser à son grand chef tout l'honneur et tout l'éclat du triomphe.

La preuve en fut donnée le 6 et le 7 juin 1863.

Durant mon court séjour dans Mexico, j'avais constaté que le général Bazaine absorbait toutes les sympathies de la population, aussi bien dans l'élément mexicain que dans la colonie étrangère. Ce sentiment public était tout naturel car, pendant la campagne, on n'avait entendu prononcer que le nom de Bazaine. Il avait été le héros de tous les succès remportés par l'armée française et on le savait très aimé de ses soldats; enfin il était le successeur éventuel du général

Forey dans le commandement de l'armée. Pour toutes ces causes, c'était à lui que devaient aller l'enthousiasme et les sympathies que soulèverait dans la population l'arrivée des troupes françaises. Du reste, des préparatifs se faisaient dans ce but et un banquier, M. Martin Daran, un Français, notre ami de Vera-Cruz, qui connaissait bien le général, avait prêté 40.000 francs pour dresser des arcs de triomphe. Le général eut connaissance de cet état des esprits; mais il en fut très ennuyé et écrivit au général de Salas pour le prier de faire bien comprendre que l'entrée de sa division n'était encore qu'une opération militaire qui devait exclure toute manifestation d'enthousiasme. Et comme je lui avais également signalé les projets du Gouvernement provisoire et de la population, il ajouta un post-scriptum à la fin de la lettre qu'il m'adressa. Je reproduis ci-contre ce post-scriptum, de l'écriture même du général.

Est-ce là la caractéristique d'une âme fière, orgueilleuse, vaniteuse et amoureuse des honneurs? C'est tout le contraire.

Voilà ce qu'il voulut et écrivit le 6 juin, que fit-il le 7?

Après avoir rempli toutes les instructions que m'envoyait le général et avoir reçu de la municipalité l'indication de l'immeuble qu'on lui réservait comme logement, je montai à cheval, ainsi que les officiers venus en mission, pour nous rendre au Penon où le général nous avait prescrit de le rejoindre. Là, il reçut les rapports de tous, donna ses ordres et, vers le soir, se remit en route pour retourner à San-Isidro. Je ne revins pas à Mexico et repris ma place à côté de mon chef, car je voulais prendre part le lendemain au mouvement de la division.

Le 7, longtemps avant le jour, les troupes étaient sur pied et faisaient leurs préparatifs pour se présenter du mieux possible aux regards curieux qui les attendaient. La cavalerie partit en tête pour former l'avant-garde de la division et l'attendre à 2 kilomètres de la Garita. Puis les brigades se mirent en route à une heure d'intervalle pour se rendre

au Penon où chacun devait prendre son ordre de marche normal et s'allonger ensuite sur la longue chaussée conduisant à Mexico. Le génie de la division marchait en tête et l'artillerie était répartie entre les deux brigades. Enfin suivaient l'ambulance, les services administratifs et le convoi des bagages. Des officiers de l'état-major de la division réglaient tous les détails de cette mise en marche.

Le général Bazaine prit la tête de la 1<sup>re</sup> brigade; à 7 heures et demie, il dépassa la cavalerie et s'arrêta à un kilomètre de la porte San-Lazaro. Puis, se plaçant sur le bord de la route, entouré de ses officiers, de son état-major, de ses chefs de service et de son escorte, il donna l'ordre au colonel du Barrail de se mettre en marche, de traverser la ville avec ses escadrons et d'aller s'établir dans une hacienda auprès de Tacubaya, petite ville située à quelques kilomètres au delà.

Lorsque la première brigade arriva, il donna l'ordre d'entrer en ville et d'aller se masser à l'autre extrémité, près de la citadelle. Il fit de même pour la 2<sup>e</sup> brigade. Et, après qu'il eût vu défilé toute sa division, admirable d'allure, de fierté, de correction, imposante par ses masses compactes et sévères, il se mit en marche, quitta la route et, par un chemin détourné, contourna la ville pour y pénétrer par le côté opposé, débouchant sur l'Alameda; et, entrant dans la fameuse Calle Plateros, il gagna rapidement la magnifique demeure où il devait loger avec sa maison militaire. Il avait ainsi échappé à toute manifestation et c'est à peine si quelques Mexicains, stupéfaits de la rencontre à l'envers de ce grand chef, avaient eu le temps de le reconnaître et de le saluer.

Et voilà l'homme que l'on a accusé de rechercher les honneurs et les pompes!

Quant à nous, nous étions furieux de cette entrée furtive, nécessitée par le respect et les égards dus par un soldat discipliné à son général en chef. Etaient-ils donc si dûs que ça? En tout cas, nous qui n'avions aucune raison pour dé-